

Le monde, la femme et le misanthrope

Le Misanthrope

Marie-Christiane Hellot

Number 87 (2), 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hellot, M.-C. (1998). Review of [Le monde, la femme et le misanthrope : *Le Misanthrope*]. *Jeu*, (87), 58–61.

Le monde, la femme et le misanthrope

Avec *le Misanthrope*, le TNM présentait une des pièces phares du répertoire français, une des trois grandes comédies de Molière, une de ces œuvres que le spectateur aborde avec un sentiment mitigé fait de « Encore ! » et de « Enfin ! », où on amène les enfants pour être sûr qu'ils l'aient vue au moins une fois, un de ces textes appris par cœur dont on attend les répliques célèbres avec l'impatience gourmande de l'amateur d'opéra écoutant *la Traviata* ou *le Nozze di Figaro* ! Bref, une vache sacrée que les artisans du théâtre, selon leur tempérament, traitent soit avec la révérence due aux antiquités, soit avec l'insolence des iconoclastes envers les objets du culte.

René Richard Cyr se situe quelque part entre ces deux camps. Son approche méditative et respectueuse du *Misanthrope* donne à la pièce une signification intemporelle, classique, même si le choix de Luc Picard pour interpréter le rôle d'Alceste, l'« ennemi du genre humain », représente une rupture avec la tradition.

Alceste en jeune homme

À la création, en 1666, Molière s'était réservé le rôle principal, celui du moraliste acariâtre et excessif. Le personnage de Philinte, ce double raisonnable du déraisonnable Alceste, lui ressemblait pourtant également. Intelligent, réfléchi, mais résigné aux vices de l'âme et de la société humaines, Philinte n'est pas que le faire-valoir d'Alceste ; il correspond aussi au goût pour l'équilibre et la mesure du créateur des *Léandre*, *Cléante*, *Chrysale* et autres partisans du bon sens et de l'indulgence. Mais cette année 1666 est difficile pour le directeur de la Troupe du Roi : il crache le sang et a dû arrêter de jouer pendant plusieurs mois ; la cabale contre *Dom Juan* prolonge celle qui a réussi à faire interdire *Tartuffe* en dépit de la protection de Louis XIV. On évoque aussi de possibles infidélités de la jeune femme de Molière, Armande Béjart, pour expliquer l'humeur sombre de son « atrabilaire amoureux¹ ». Ce qui n'empêche pas Molière de réfléchir par la bouche de Philinte : l'excès est condamnable, Alceste ridicule dans son intransigeance et son emportement.

La parfaite raison fuit toute extrémité
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
(Acte I, scène 1, vers 151-152)

Le Misanthrope

TEXTE DE MOLIÈRE. MISE EN SCÈNE DE RENÉ RICHARD CYR, ASSISTÉ DE LOU ARTEAU ; SCÉNOGRAPHIE : STÉPHANE ROY ; COSTUMES : FRANÇOIS ST-AUBIN ; ÉCLAIRAGES : MICHEL BEAULIEU ; MUSIQUE : MICHEL SMITH. AVEC HENRI CHASSÉ, PATRICE COQUEREAU, FRÉDÉRIK DE GRANDPRÉ, GUY JODOIN, ROBERT LALONDE, DOMINIQUE LEDUC, MARIE-FRANCE MARCOTTE, JOËL MARIN, HAN MASSON, LUC PICARD ET DIEGO THORNTON. PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 13 JANVIER AU 7 FÉVRIER 1998.

1. C'est le sous-titre donné par Molière à sa pièce dans la première édition parue en librairie (1667).



Le *Misanthrope*, mis en scène par René Richard Cyr au TNM. Marie-France Marcotte (Célimène), Luc Picard (Alceste), Robert Lalonde (Oronte) et Han Masson (Arsinoé). Photo : Roland Lorente.

Mais enfin il s'était réservé les fameux vers qui condamnent sans appel l'humanité :

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
 Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
 Et les autres, pour être aux méchants complaisants [...]
 (*Ibid.*, vers 118 à 120)

Cette conception pessimiste de l'homme et de la société, le comportement austère, la sévérité générale du personnage et l'expérience de la vie qu'ils supposent n'évoquent guère la jeunesse. C'est sans doute pour cette raison qu'Alceste est généralement joué par un comédien d'âge mûr, comme Molière lui-même à la création (il avait quarante-quatre ans). En ce qui me concerne, c'est au moins la quatrième fois que je vois jouer *le Misanthrope*. Si j'ai passablement oublié le lointain spectacle de la Comédie-Française, j'ai encore en mémoire les deux productions précédentes du TNM : le moraliste fiévreux et inquiet de Pierre Collin (1971), et l'idéaliste torturé mais bougon de Paul Savoie, il y a tout juste six ans. Le choix de Luc Picard (il est dans la

trentaine) indique chez René Richard Cyr le désir de renouveler le sens de la pièce en attribuant à l'hypocondrie de l'amoureux de Célimène des causes philosophiques plutôt que circonstancielles. La misanthropie de Luc Picard paraît celle d'un jeune idéaliste qui condamne le monde, non parce qu'il perd un procès et la femme qu'il aime, mais parce que le monde ne répond pas à ce qu'il voudrait qu'il soit. Le monde est tortueux et hypocrite, Alceste le voudrait simple ; les êtres sont tièdes ou indifférents, il les voudrait entiers.

Ce choix d'un comédien de trente ans est tout à fait défendable et très rafraîchissant : après tout, Alceste comme Philinte sont présentés comme de jeunes gentilshommes en âge de se marier. Pourquoi l'amoureux de Célimène ne serait-il pas ce beau ténébreux dont le regard intense nous poursuit sur la superbe photo publicitaire du TNM ? Intensité, présence, intériorité, Luc Picard a tout ce qu'il faut pour jouer le personnage de la photo. Sans doute serait-il profondément touchant filmé en gros plan pour la télévision ou le cinéma. Mais son jeu sobre et moderne se perd un peu sur la vaste scène du TNM, il paraît parfois mal à l'aise, sa diction manque de clarté et ses emportements de nuances. Tendant les bras avec raideur vers le public, il devrait donner l'impression d'un homme égaré dans un monde trop étroit pour lui. En fait, c'est le comédien qui semble un peu perdu dans ce rôle trop large (trop vieux ?) pour lui. Après tout, Molière et la tradition auraient-ils raison ? Alceste doit-il avoir le poids et l'assurance de l'expérience pour nous convaincre pleinement ? Restent ces moments de grâce où Picard rend palpable le désarroi de ce vulnérable et intranquillisant défenseur de la vérité à tout prix.

La femme...

La pièce ne comporte que quatre personnages vivants et réels, les autres sont des fantoches sans consistance. Alceste et Philinte forment les revers de la même médaille ; la douce et bonne Éliante² présente le visage souriant de la vertu dont Alceste offre une image si peu attirante. Cependant, la modération et la simple vertu, c'est bien connu, ne font pas les meilleurs personnages dramatiques. L'éclat de la pièce, c'est Célimène, la brillante, la mondaine, la spirituelle. Cette toute jeune veuve qui aime la



Marie-France Marcotte
(Célimène) et Luc Picard
(Alceste). Photo : Roland
Lorente.

2. Philinte et Éliante jouent ici un peu le rôle des confidentes dans les tragédies de Racine, rôle effacé et un peu ingrat dont Henri Chassé et Dominique Leduc se tirent avec justesse.

vie au point de ne pas se résigner à sacrifier une seule parcelle de plaisir, fût-ce à l'amour lui-même, est une des héroïnes que je préfère chez Molière. Plus femme que Geneviève Rioux (1992), plus femme du monde qu'Élisabeth Lesieur (1971), Marie-France Marcotte est une Célimène complexe, intelligente et raffinée. Souveraine de ce petit monde qu'elle croit manipuler à sa guise, elle laisse planer jusqu'à la fin une incertitude sur ses sentiments profonds. Joueuse plutôt que menteuse, elle perd tout à vouloir tout gagner. La sortie discrète qui signe sa disgrâce fait pendant au beau final ajouté par René Richard Cyr où Alceste, seul au milieu de la scène vide, les colonnes du décor relevées, semble écouter l'écho de sa propre solitude. Routes divergentes, destin similaire : Célimène est chassée du monde, Alceste le fuit, tous deux sont vaincus, tous deux seuls. Mais la plus punie des deux, c'est Célimène, parce qu'elle a besoin du monde pour se sentir exister. Alceste, au contraire, Picard nous le fait sentir presque physiquement, ne peut vivre que seul, et c'est à cela que, volontairement ou inconsciemment, visent ses actes et son comportement.

...et les fantoches

Autour de ces êtres de chair et de passion s'agite le monde des fats, grinçants, ridicules, caricatures de la richesse et de la puissance. Cela nous vaut le contraste du début, avec ces trois couples qui s'embrassent et marivaudent sur fond de rideau rouge et de chuchotements inquiétants, tandis qu'à l'avant Alceste et Philinte disputent d'authenticité et d'hypocrisie. Ce sont les deux marquis (suaves compositions de Patrice Coquereau et de Guy Jodoin) et le couple d'Oronte et d'Arsinoé qui sont chargés de traduire la vision critique du metteur en scène, en même temps qu'ils établissent le contexte historique de la pièce. Tout en assurant, bien sûr, les inévitables effets comiques. Han Masson joue finement les pincées hypocrites, et Robert Lalonde en poète précieux et prétentieux réussit une composition étonnamment drôle, trouvant là l'occasion d'exprimer sa tendance naturelle à l'excès. L'opposition entre les costumes d'époque qui figent ces quatre personnages grotesques et suffisants (riches et sombres, mais comme empesés par une hostile roideur, des habits qui identifient la caste à laquelle ils appartiennent, en quelque sorte) et les beaux vêtements souples et chaleureux, ni anciens ni vraiment modernes, dans lesquels évoluent Alceste et Célimène, est déjà en soi un commentaire critique. Mais ce contraste traduit également chez le metteur en scène une certaine hésitation entre le désir d'évoquer l'époque, le XVII^e siècle, et le souci de dégager la signification intemporelle du conflit psychologique et moral entre le compromis et la pureté. La musique électro-acoustique qui rythme les actes, le pesant rideau rouge, les massives (et laides) colonnes d'un gris d'acier nous installent dans un univers de pouvoir et d'intrigues, tout en nous suggérant que l'histoire dont nous venons de nous délecter est de tous les temps. Parmi nous, il y a sans doute plusieurs Philinte, beaucoup d'Arsinoé et d'Oronte, mais combien d'Alceste ? Avec cette question, *le Misanthrope* a encore de beaux jours devant lui. ■